

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA GAZETTE

DES

## Familles Canadiennes

---

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE, ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

---

---

Vol. 1. MONTREAL, 17 JUIN 1870. No. 16.

---

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

---

### Sommaire.

Incendie du Saguenay.—Offres à nos abonnés.—Aloys.—Conditions.

---

Malgré que nous ayions consacré une partie de notre dernière chronique à l'incendie du Saguenay, nous croyons que nos lecteurs nous saurons gré de hâter la publication de notre seizième numéro, et d'en retrancher nos articles ordinaires, pour faire connaître les détails à la fois navrants et déchirants, qui ont accompagnés et suivis ce terrible désastre. Il y a dans ce douloureux événement trop de misères à raconter, trop d'actes héroïques et de la plus sublime charité à faire connaître, trop de sympathie à réveiller, pour hésiter un instant à nous mettre à l'œuvre. D'ailleurs, notre tâche sera d'autant plus facile, que nous allons emprunter au *Journal de Québec* et au *Courrier du Canada* tout ce qui va suivre. De plus, nous comptons parmi les malheureuses victimes de ce désastre un trop grand nombre d'abonnés pour ne pas leur donner ce témoignage de sympathie.

## Incendie du Saguenay et du Lac St. Jean.

Voici d'abord ce que nous lisons dans le *Courrier du Canada*, du 27 Mai :

...Un Incendie d'une violence inouïe a transformé le Haut Saguenay en un immense champ de cendres, et à l'heure qu'il est, 4,585 âmes sont sans refuge et sans pain.

Cette triste nouvelle ne s'est répandue qu'hier à Québec, quoique l'incendie ait eu lieu le 19 Mai : se retard apporté à sa transmission provient sans doute de l'impossibilité dans laquelle se sont trouvés, pendant plusieurs jours, à cause de la fumée, les différents centres de population échelonnés sur le parcours du Saguenay de communiquer entre eux, et avec le fleuve.

Il est difficile de se faire une idée de la profonde tristesse qui s'est emparée de tous, à la réception de ce triste message : ce nouveau désastre a mis la désolation dans tous les cœurs, et cela se voyait assez à l'empressement qu'on mettait, hier, à recueillir les détails de l'incendie.

Ces détails, ils sont navrants et il faudrait un volume pour faire ressortir tout ce qu'ils ont d'attristant.

L'incendie provient de feux allumés dans les abatis, pour les fins du défrichement. Il s'évissait depuis deux ou trois jours dans la forêt voisine des établissements, lorsque s'éleva dans la matinée du 19 Mai, un vent ayant les proportions d'un ouragan.

Il devint bientôt évident, pour tout le monde, qu'aucune puissance humaine ne pouvait arrêter la marche du fléau et la population des différents centres se mit à s'occuper du sauvetage. De bonne heure, dans l'après midi, l'incendie était aux portes de Chicoutimi, d'Hébertville, de St. Alphonse et des autres paroisses et missions du Haut Saguenay et du Lac St. Jean. Le soir, un nombre considérable de maisons

et de granges étaient en cendres et l'incendie marchait toujours. Il continua à sévir jusqu'à neuf heures du soir. Le 20, au matin, le soleil se leva sur la scène la plus désolante qu'il soit possible d'imaginer : une immense lisière de trente lieues de long, à partir de St. Alphonse jusqu'à l'extrémité du nord du Lac St. Jean, présentait littéralement l'aspect d'un désert et de ce vaste foyer s'élevaient d'épais nuages de fumée à travers lesquels, on pouvait voir, d'espace en espace, quelques cheminées isolées.

L'incendie avait dévoré, dans ce parcours, 625 maisons et granges, deux chapelles, trente pouts et trois ou quatre moulins.....

Les moulins de M. Price, à Chicoutimi, n'ont été sauvés qu'avec la plus grande peine.....

Voici la liste des pertes de chacune des paroisses éprouvées.

Depuis Mistassini jusqu'au poste de Métabetchouan, c'est-à-dire, sur un parcours de trente-six milles, il ne reste plus que 54 habitations. Dans cet espace sont comprises les missions de Roberval, de la Rivière à l'Ours et de la Pointe-aux-Trembles. Cent cinquante familles établies dans ces missions, ont tout perdu ce qu'elles possédaient.

A St. Jérôme, il ne reste plus que 20 bâtisses ; 120 ont été incendiées et autant de familles ruinées.

A Hébertville, 78 bâtisses ont été la proie des flammes ; 50 familles sont ruinées.

La mission de Kinogami a perdu 4 maisons.

St. Dominique de Jonquière a perdu 54 bâtisses, 54 familles ont tout perdu.

72 maisons sont brûlées à Ste Anne et à St. Fulgence ; 47 familles sont ruinées.

A Chicoutimi, cent bâtisses sont brûlées. On porte à 49 le nombre de familles ruinées.

A Laterrière, 41 bâtisses sont brûlées. Familles ruinées, 18.

Enfin, 36 bâtisses sont brûlées à St. Alphonse et 26

familles sont dans le chemin. Est-ce assez attristant  
Et pourtant ce n'est pas tout.

A la Pointe-aux-Trembles, cinq personnes ont perdues la vie dans les flammes : Osé Fortin et son fils Narcisse Morin et son fils, et Charles Lavoie. Les quatre premiers ont péri dans une cave où ils avaient pris refuge, cernés qu'ils étaient par le feu ; le cinquième a été suffoqué dans une écurie, en cherchant à sauver son cheval. Quatre jeunes enfants de Charles Cauchon, de la Paroisse de St. Jérôme, ont reçu de graves brûlures ; le plus sérieusement atteint est mort le lendemain de l'incendie.

On dit que toute une famille a disparue, et qu'aux dernières dates, on était encore sans nouvelles d'elle.

La fatale journée du 19 Mai a été marquée par nombre de scènes poignantes, en dehors de celles que nous venons de noter sommairement ; nous en mentionnerons deux ou trois.

Un mari a porté sur son dos, pendant l'espace d'une lieue, sa femme restée malade la veille. Après être passé à travers des champs en feu, il est allé déposer son précieux fardeau dans un endroit marécageux, et toute sa jeune famille qui l'avait suivi, a passé la nuit du 19, couchée dans la boue humide. C'était le seul endroit, qui, en raison de l'humidité du sol, offrit un abri relativement sûr.....

On parle d'une cinquantaine de personnes qui sont restées trois ou quatre heures dans les eaux du Lac St. Jean et dans celles du Saguenay, et qui n'ont dû leur salut qu'à cette ressource.

A St. Jérôme, une petite maison de 18 pieds carrés a servi de refuge, pendant la nuit du 19, à pas moins de soixante personnes.

A la Belle-Rivière, un brave du nom de Thomas Simard a sauvé la vie à plusieurs familles dans les circonstances suivantes : Le feu arrivait au rivage et il ne paraissait plus rester de moyens humains de tirer du danger les vingt personnes réunies sur le

dernière langue de terre épargnée par l'élément destructeur. Simard eût tout à coup une heureuse inspiration. Muni d'un sceau à l'eau et d'une brassée de catalognes, il conduisit les pauvres malheureux qui comptaient sur lui pour échapper à la mort, à l'extrémité d'une pointe de rochers à fleur d'eau. Après les avoir rapproché le plus possible les uns des autres, il jeta sur le groupe les tapis qu'il avait apportés, se mit à l'eau, et pendant plusieurs heures, pour empêcher le feu de se communiquer aux vêtements, il jeta du seau sur ses protégés. Par instants, l'atmosphère était tellement embrasée, les tisons pleuvaient dessus, que Simard était obligé de se couvrir la tête de son sceau. Les vingt infortunés passèrent la nuit dans cette attitude et pour donner une idée des souffrances qu'ils ont endurées, nous n'aurons qu'à dire que cette nuit là, il a gelé à glace au Saguenay.

Maintenant, si nos lecteurs, avec l'aide des quelques renseignements que nous venons de donner, désirent se faire une idée à peu près exacte de cette triste journée du 19 mai, ils n'ont qu'à se représenter toute la région du Saguenay couverte d'une fumée tellement dense, qu'il était impossible de voir un objet à plus d'une perche, et à tenir compte du fait que l'atmosphère était tellement brûlante, qu'à certains moments les pauvres incendiés étaient obligés, pour pouvoir respirer, de se mettre la face contre terre.

La plupart des incendiés ont perdu, non-seulement leurs bâtisses, leur linge, mais encore leurs instruments d'agriculture, les harnais de travail de leurs bêtes de sommes ; de sorte qu'il leur sera difficile de refaire leurs semences autrement qu'à la pioche.

Une correspondance de M. J. Ovide Tremblay, de Chicoutimi, donne les détails suivants :

Le Révérend M. Constantin, curé de St. Jérôme,

s'est échappé très difficilement en sauvant les vases sacrés.....

Pour la paroisse d'Hébertville, il y a une concession entière où il n'est plus resté que quatre ou cinq maisons.

On entendait de tous cotés des pleurs et des lamentations. Ici, on voyait une pauvre femme haletante, éplorée, chercher un lieu plus sûr pour sauver sa vie et celles de ses enfants : ailleurs, un pauvre malade, des petits enfants en pleurs, épouvantés du spectacle qu'ils ont sous les yeux, se traînent pour éviter les flammes qui menacent de les engloutir.....

Les dommages causés par cet incendie sont incalculables ; sur un parcours de quarante milles, à part les cantons de Robertval, où les habitants ont été plus ou moins épargnés, les habitations ne présentent plus qu'un vaste champ décimé. A des distances de plusieurs milles, quelquefois, on ne trouve plus qu'une seule maison conservée presque miraculeusement, et où sont réfugiés une partie de ces incendiés ; mais le plus grand nombre sont encore sans asile, les uns sont dans des caves, et les autres sont dans des trous qu'ils ont fait dans la terre, et beaucoup sont encore en plein air, dénudés de vêtements et de nourriture.

On lit dans une autre correspondance :

.... Sur 600 maisons, 319 sont brûlées à Hébertville, et autres paroisses du Lac St. Jean. St. Jérôme et la Pointe aux Trembles ne comptent plus que 27 maisons sur 200.

Le grain semé, le blé et autres grains en grenier sont brûlés, sept personnes ont péri dans les flammes et une famille entière n'a pas encore été retrouvée.

Le village d'Hébertville a été sauvé par miracle. J'étais pendant l'incendie au poste de Metabethouan et pendant une journée entière, ma vie n'a tenu qu'à une étincelle. Nous étions environnés de feu

de toutes parts ; nous avons pour refuge une péninsule de quelques arpents, au milieu de laquelle était un magasin de poudre non à l'épreuve du feu, et le vent furieux qu'il faisait alors, nous empêchait de nous sauver sur le lac en canot ou en chaloupe.

Nous extrayons d'une correspondance que le député de Chicoutimi, M. Tremblay, a adressée au *Canadien* les quelques détails qui suivent :

.....L'incendie a couvert de ruines et de cendres une superficie d'au moins 1,500 milles. Depuis deux heures de l'après-midi, jeudi le 19, jusqu'à 9 heures du soir, tout ce vaste territoire était converti pour ainsi dire, en océan de feu. Certains faits que viennent de me raconter le Révd. M. Constantin, curé de St. Jérôme du lac St. Jean, et quelques passagers qui vont chercher des secours dans les paroisses, le long du fleuve, donneront une idée de la scène d'horreur de cet embrasement général.

J. B. Parent, ci-devant de Beauport, et frère de M. Etienne Parent, assistant secrétaire d'Etat, et établi depuis quelques années à la Pointe Bleue, a sauvé les onze membres qui composent sa famille sur un arbre flottant, au bord du lac. Pendant quatre heures de temps, il n'a cessé d'arroser sa famille, lui-même étant obligé de se plonger fréquemment dans l'eau pour s'exempter de se brûler...

Job Bilodeau, de la Pointe aux Trembles, dans le canton de Métabetchouan, cerné par le feu, s'est roulé pendant quelque temps dans le fumier humide de l'enclos de ses pourceaux. Mais le fumier s'étant desséché, il a été obligé de s'enfuir de là au milieu des flammes, pour aller se précipiter, à quelque distance, dans un puits où il s'est tenu plongé pendant plusieurs heures. Les planches qui couvraient ce puits ont brûlé au dessus de sa tête..... Sa belle-sœur, personne infirme, incapable de marcher, s'est trainée au milieu du bois, à une distance de 40 arpents, au pied d'un rocher dont le sommet était cou-

vert de flammes et où elle a passé la nuit avec un enfant qui l'accompagnait.....

La femme de Mr. Ferdinand Boivin, malade depuis la veille, a passé la nuit dans une cave, sur un amas de patates gâtées : cependant, elle est actuellement bien. François Villeneuve, surpris par le feu au milieu du bois, s'est d'abord réfugié dans une savane ; atteint par l'incendie, il est parvenu à gagner l'endroit qu'il avait d'abord laissé, et où tout le bois était déjà consumé. Ses 7 enfants et 5 autres l'ont suivi dans sa fuite.

Le Révd. M. Constantin, accompagné de 25 de ses paroissiens, pour ne pas étouffer dans la fumée, s'est réfugié près d'une maison dans laquelle il avait déposé le Saint Sacrement.....

Quatre enfants appartenant à Adolphe Gérard, du lac Kinogami, ont rejoint, à travers les flammes, leurs parents occupés à travailler au bord du lac au moment de l'incendie. Le plus âgé de ces enfants, une petite fille de 10 ans, raconte que les flammes se rangeaient de chaque côté d'eux, pour les laisser passer.

30 personnes réunies dans la maison de Etienne Minier pour mourir ensemble, ont été sauvés miraculeusement.

En divers endroits, sur les bords de la Belle-Rivière, les personnes se sont tenues dans l'eau pendant un temps considérable, en s'accrochant aux branches des aulnages et des arbres penchés au-dessus de la rivière.

Les enfants de M. Calixte Hébert, frère du curé de Kamouraska, fondateur de la colonie d'Hébertville, convaincus que tous leurs efforts seraient inutiles ; avaient fixé leurs scapulaires aux pans de la maison, leur foi a été victorieuse de l'élément destructeur.

Voici maintenant de nouveaux détails empruntés à une correspondance du *Journal de Québec* :

6 juin, à bord du *Clyde*.

Me voilà revenu du théâtre de l'incendie, le cœur navré par le triste spectacle qui s'est déroulé sous mes yeux. Il me semble encore voir ces trente-cinq lieues de pays couverts de flammes et de fumée; ces cinq milles personnes affolées par la terreur, cherchant un refuge sur le bord des lacs, dans les cavernes. Qui pourrait dire leur désolation, quand le feu eut englouti toutes leurs espérances.

Je ne sais rien d'aussi affligeant que la vue des tristes scènes que cette grande calamité a traîné à sa suite; et il faut visiter le théâtre de l'incendie pour s'en faire une idée. Le malheur est venu fondre sur le Saguenay au moment où on l'attendait le moins. Il est tombé comme un coup de foudre. Le 19 Mai, presque tous les cultivateurs étaient à l'ouvrage, le temps était beau et le soleil rayonnant avec force, faisait présager une longue suite de beaux jours qui permettaient de fonder des espérances. Cependant plusieurs personnes n'étaient pas sans inquiétude. Il y avait partout des feux d'abattis entre le lac Saint-Jean et Chicoutimi. N'était il pas à craindre que le feu ne s'étendit au loin? La sécheresse était extrême; il n'avait plu que deux fois depuis le mois de février.

Ces prévisions ne se réalisèrent que trop. Le 19 mai, vers midi, le vent commence à souffler avec violence et les cents brasiers qui brûlaient dans les bois, dans les trente cinq lieues de pays, s'agrandissent soudain, et le feu puisant dans le vent avec une activité terrible, dévore sur son passage la forêt, les champs ensemencés les habitations des colons. La population, en un instant, se trouve au milieu de l'incendie. Que faire, où fuir? Presque partout les flammes dressent des barrières infranchissables et elle se voit enserrée dans un cercle de feu! Il ne lui restait qu'une chance de salut: se réfugier dans les caves creusées pour recevoir les

produits des terres. Hélas ! quatre personnes, Fortin, Morin et leurs fils trouvèrent une mort affreuse dans un de ces refuges. Ils avaient longtemps combattu le feu ; enfin, se voyant incapables de le vaincre, ils s'enfermèrent dans une cave. On ne peut se figurer les angoisses de ces quatre infortunés, quand ils virent le feu les suivre, brûler petit à petit la terre amoncelée autour d'eux et qui devait leur servir de tombeau.

L'imagination refuse de retracer cette scène d'agonie, ces lamentations suprêmes, ces tortures atroces des mourants ! Deux jours après le feu, on vint près de la caverne et deux personnes s'évanouirent en voyant les os calcinés des quatre victimes, en songeant à leurs souffrances.

Ailleurs, pour se sauver, les incendiés se réfugièrent dans l'eau des lacs et des rivières à quelques pieds de la terre, mais là encore ils n'étaient pas en sûreté. Les arbres croissaient sur les rives, tout près de l'eau ; leurs branches en couvraient les premières ondes. On comprend la position pénible des infortunés. A l'eau, jusqu'au dessous des bras, s'ils font un pas en avant, il vont se noyer, du côté de la terre se trouve le feu. Une chaleur intense leur brûle la figure, une pluie de cendres chaudes les couvre. C'est dans cette position qu'il fallut attendre la fin de la conflagration, obligés, à tout instant, de s'enfoncer dans l'eau pour éviter d'être brûlés vifs.

La fumée épaisse qui s'élevait de toutes parts, jetait comme un voile funèbre sur tout le pays, et transformait le jour en nuit, ajoutant par là à l'horreur du tableau. A 5 heures, l'on dût allumer les lampes, au village de Chicoutimi, où s'est arrêté le feu de ce côté. M. l'abbé Racine nous dit qu'il était impossible de voir quoique ce soit à dix pas et que l'obscurité était complète. Sur la rive opposée, en face de l'église et du presbitère, on ne voyait que

des taches livides à travers la fumée, c'était le feu qui brûlait les forêts et menaçait Chicoutimi.

#### APRÈS L'INCENDIE.

Le désastre était complet. Tout était perdu et les habitants n'avaient sauvé que leurs plus mauvais vêtements ; ceux qu'ils portaient pendant leur travaux. Mais ils n'étaient pas à la fin de leurs épreuves et l'on a mille fois raisons de dire qu'un malheur ne vient jamais seul.

Après l'incendie, au moment où les habitants se félicitaient d'avoir au moins échappé à la mort, le spectre de la faim leur apparut. Rien à manger après cette journée de malheur ! Alors, les scènes de désespoir prirent un nouvel aspect, et les courages les plus fortement trempés pliaient sous les coups du nouvel ennemi. Les mères, les mains crispées, demandaient à Dieu de les appeler à lui avec leurs enfants. Les hommes, l'air morne, voyant la mort s'approcher de nouveau n'avaient plus l'énergie de donner des paroles d'encouragement à leur famille. On en cite plusieurs dont l'intelligence fit naufrage sur ces malheurs ; la secousse avait été trop forte. Ils s'en allaient courant partout, criant que la fin du monde était arrivée. On pensait mourir de faim. C'est à peine croyable, mais qu'on se rappelle qu'il y avait une immense étendue de pays ruiné, et que l'on ne pouvait pas, comme dans une ville, trouver un voisin charitable et que les plus proches secours se trouvaient à plusieurs lieues.

Mais, par bonheur, l'ange de la charité, cette belle vertu des âmes nobles, qui honore tous ceux qui l'exerce, vint trouver les âmes abattues et leur tendre une main secourable. Les habitants de Chicoutimi se montrèrent à la hauteur de la circonstance et ne gardant que le strict nécessaire, sauvèrent les malheureux de la mort, en envoyant des vivres en grande quantité, avec lesquels les incendiés purent

combattre les premières attaques d'un ennemi qui devait revenir souvent à la charge. Les incendiés reprirent bientôt courage et se montrèrent alors admirable de patience. Les rares cultivateurs dont les propriétés furent épargnées, et ceux à qui ils restaient quelque chose, comprirent la détresse de leurs frères et partagèrent avec eux ce qui leur restait pour se placer dans le même dénûment. On n'avait pas encore vu le terme de la souffrance. Quand on a cinq mille personnes à nourrir, les secours s'épuisent vite dans les campagnes. Le dimanche suivant, 2 jours après le feu, la misère était extrême. Avant la messe, un courrier, envoyé par M. Villeneuve, curé d'Hébertville, vint demander de la farine à M. Racine. Le temps pressait, des centaines de personnes se mouraient de faim. L'embarras et l'inquiétude du charitable curé de Chicoutimi étaient à son comble. Il n'avait rien de rien à donner.

#### ARRIVÉE DES SECOURS.

Par bonheur, au moment le plus désespéré le *Clyde*, portant de nombreux secours pour les incendiés, arriva à Chicoutimi. Jamais secours n'arrivèrent plus à temps, et ne furent mieux accueillis. Sans les vivres et les vêtements, envoyés par le gouvernement, la faim aurait fait de nombreuses victimes.

Les secours arrivèrent bientôt d'un autre côté. Déjà, la paroisse de Chicoutimi s'était épuisée, saignée aux quatre membres. Ce noble village a souscrit \$800, donné d'immenses quantités de provisions et des vêtements de toutes espèces. Imitant la conduite de son curé, dont le dévouement ne connaît pas de bornes et qui se montre toujours prêt à se sacrifier pour les malheureux ; la population de Chicoutimi s'est attirée l'admiration de tout le pays en même temps que la reconnaissance de ceux qu'elle a sauvés de la mort.

GÉNÉROSITÉ DE MM. PRICE.

Entre tous les bienfaiteurs, nous devons signaler MM. David et William Price, qui ouvrirent leurs immenses magasins aux incendiés pour leur distribuer de la farine et des vivres. Là, ne se bornèrent pas leurs actes de générosité, ils donnèrent de fort belles sommes d'argent, prêtèrent leurs chevaux, prièrent M. Constantin, curé de Saint-Jérôme, d'accepter 500 billots de bois pour l'aider à reconstruire sa chapelle et son presbytère. Chaque billot représente 4 dollars. On estime que la valeur des dons des messieurs Price s'élèvent à \$7,000. Ils se sont acquis à jamais la reconnaissance et l'estime de la population au milieu de laquelle ils vivent. Il est beau d'être riche quand l'on sait faire un si noble usage de la richesse.

NOUVEAUX SECOURS.

A la première nouvelle du sinistre, les habitants de Ste. Anne, de Kamouraska, de St. Denis, de la Rivière du Loup de la Malbaie, de la Baie St. Paul, de St. Urbain, etc., s'émurent et se rappelèrent que les colons du Saguenay étaient leurs amis ou leurs parents, enfin, d'anciens enfants de ces paroisses. Comme Chicoutimi, ces localités se mirent à contribution pour soulager la misère de leurs frères du Saguenay.

La Malbaie envoya 600 minots de grain et beaucoup de vivres. La fabrique de la paroisse donna, de son côté, \$1,000. La population de la Baie St. Paul et de St. Urbain fit généreusement le sacrifice de tout ce dont elle pouvait disposer au point de se gêner elle-même.

Les paroisses de la côte Sud ne se montrèrent pas moins généreuses. M. l'abbé Constantin, curé de St. Jérôme, leur ayant demandé de soulager les colons en détresse, de toutes parts, l'on répondit à son appel, et au moment où je quittais Chicoutimi, une goëlette chargée de grain, de semence et de provisions

entraîné en rade; c'était la part de secours de ces paroisses. En parlant des actes de charité, il m'est impossible de passer sous silence la conduite audessus de tout éloge de plusieurs personnes. M. Méron Tremblay, de Chicoutimi, ouvrit son magasin aux incendiés. M. Guay en fit autant et donna tout le linge de sa famille. M. Ephrem Allard, d'Hébertville, un des rares colons que le malheur n'avait pas frappé, a donné 1000 minots de blé, tout son grain, etc. Il ne voulait pas être heureux au milieu du malheur général.

La conduite de M. François Maltais, de Chicoutimi, n'est pas moins belle. Sa maison, sa grange et son moulin échappèrent aux flammes qui dévoraient toutes les habitations environnantes, et il voulut lui aussi partager l'infortune de ses amis. Il a tout donné son grain. Olivier Lachance en fit autant, ainsi que Olivier Brassard, Remy-Hudon, marchand, de la Rivière-aux-Sables, refusait de vendre ses effets à des gens aisés afin de pouvoir les donner aux incendiés.

On ne saurait trop louer des actes de cette nature si propres à consoler les malheureux, à leur donner du cœur et à engendrer la contagion du bon exemple, car les signaler à l'attention, c'est le moyen peut-être d'en propager l'exercice.

#### DÉVOUEMENT DU CLERGÉ.

Comment ne pas parler de MM. les curés des paroisses incendiées? Sans doute, on devine que leur conduite a été héroïque, à la hauteur d'une grande mission, et que, sans le courage et le dévouement des prêtres, cette population, si douloureusement éprouvée, ne se serait jamais relevée de son abattement. Ce sont MM. les curés qui ont retenu dans les paroisses dévastées ces colons abattus qui voulaient partir pour les Etats-Unis. Ils leur ont prodigué des paroles d'encouragement, sollicité la charité

pour eux. Ils leur ont montré un point lumineux sur l'horizon, leur répétant que tout n'était pas perdu, les conjurant de ne pas perdre courage, leur rappelant que la Providence n'abandonne jamais ceux qui ont confiance dans sa bonté, ces bons prêtres comptant sur la générosité des Canadiens, promirent à ses malheureux l'appui et l'aide de leurs compatriotes. Il est certain que cet espoir ne sera pas déçu, et que MM. les curés n'auront pas engagé en vain leur parole.

#### LA SITUATION ACTUELLE.

Un mot maintenant de la position des incendiés. Profitant du beau temps, ils se sont tous remis à l'ouvrage, et ceux qui ont reçu du grain, ensemencent leurs terres de nouveau. Mais leur position est encore des plus pénibles. Le feu ayant dévasté la forêt, ils se trouvent sans bois pour reconstruire leurs maisons. Prenant les troncs d'arbres à demi brûlés, ils se sont construit des huttes que des Sauvages ne voudraient pas habiter. D'autres séjournent dans des caves creusées dans le flanc des côtes. Privés de lits, ils couchent sur le sol brûlé; ceux qui ont pu se procurer des branches d'arbres s'estiment heureux; c'est du luxe d'avoir un lit de branches de sapin. Une personne nous disait que pour les cinq mille incendiés, il n'y avait pas cinquante draps ou couvertures de lit. Ils manquent aussi des vêtements : hommes, femmes et enfants ne portent que des haillons. Ajoutez à cela l'absence de vivres et vous aurez un tableau presque complet de leur position.

Dans la plupart des paroisses du district incendié, l'on souffre du manque de bois, c'est ce qui explique pourquoi les habitants sont, à l'heure qu'il est, si mal logés. Il faudra aller très-loin pour se procurer le bois et le prix en sera très-considérable. Il en faut pourtant, et pour reconstruire les habitations

et pour les clôtures des champs. M. Racine assure qu'à Chicoutimi la valeur des clôtures brûlées est de \$15,000, et qu'il sera excessivement difficile de les remplacer. En cet endroit, le bois sera bientôt aussi cher qu'à Québec, et pourtant, il n'y a pas longtemps encore, c'était presque un embarras et l'on cherchait à le détruire par tous les moyens possibles.

BIS DAT QUI CITO DAT.

Il est donc urgent d'écouter les cris de douleur des colons accablés par l'infortune et de leur porter secours. Il le faut, c'est le patriotisme autant que l'intérêt du pays qui le demandent également. Donnez donc, vous, riches, et vous, gens à l'aise, faite le sacrifice d'une minime partie de votre superflu et ce sacrifice donnera du pain aux bouches affamées, séchera des pleurs, et conservera au pays une population forte et courageuse, qui vous rendra peut-être plus tard, ce que vous leur donnez ou prêtez aujourd'hui. Il faudrait envoyer des grains de semences d'abord un peu de blé mais surtout de l'orge et de l'avoine, et du linge, des vêtements. Il faut aussi que l'on se hâte, car le temps des semences s'écoule rapidement, et c'est le cas de dire : *qui donne vite et à propos donne deux fois.*

FEU DANS LES BOIS.

Dimanche, à Chicoutimi, l'on voyait sur la rive opposée d'immenses colonnes de fumée s'élever vers le ciel ; le feu se trouvait dans les bois dans le canton Tremblay, MM. Prince, dont mon compagnon de voyage, McAdams, du *Chronicle*, et moi, jouissions de la charmante hospitalité, nous disaient que si le vent venait à souffler, l'on pourrait appréhender de grands désastres dans cette partie du Saguenay. Il faisait, dimanche une chaleur tropicale à Chicoutimi ; le thermomètre marquait 91o à l'ombre Je conserverai un brûlant souvenir de la température de Chicoutimi.

## TERRIBLE ET BEAU SPECTACLE.

A cinq heures, le *Clyde* quitte la jetée de Chicoutimi pour se rendre à Québec. Nous touchons à St. Alphonse où nous voyons aussi les traces de l'incendie, et après avoir examiné la Grande Baie que les derniers rayons du soleil inondaient de lumières et que les flots réfléchissaient comme un immense miroir, nous entrons de nouveau dans le Saguenay. La clarté de la lune nous permet de donner un coup d'œil au cap Eternité et au cap Trinité. Mais un autre spectacle d'un autre genre nous attendait, spectacle que ceux qui en ont été témoins n'oublieront jamais. Il n'y a que bien peu de personnes, en Canada, qui ne connaissent pas la physionomie du Saguenay, de ce fleuve encaissé dans des rochers et qui roule ses eaux entre deux murailles. Rien de si pittoresque que cette longue suite de montagnes qui bordent le fleuve et se développent à perte de vue.

Mais que l'on se figure une dizaine de ces vastes accidents de terrains, couronnés naguère de verdure, dévorés par les flammes, et l'on aura une idée du spectacle terrible que nous admirons. Ici une fumée épaisse enveloppe la montagne, et une bande lumineuse, un courant de feu dessine leur cime sur ce fond obscur. Plus loin, les côtes s'étagent, l'une au-dessus de l'autre, et les arbres sont embrasés et nous voyons comme les degrés d'un gigantesque amphithéâtre enflammé. Ailleurs, les flammes brûlent sur les contours des montagnes qui se découpent en arêtes vives et brillantes sur un fond obscur.

Nous passons plusieurs heures attachés à ce spectacle, que les eaux du Saguenay reproduisent dans leur sein ; nous sommes comme fascinés par ces tableaux extraordinaires et nous ne pouvons en détacher nos yeux que lorsque l'éloignement ne nous permet plus que de distinguer de vagues lueurs. Quelques jours auparavant le vent poussait les flam-

mes et la fumée du côté du fleuve et ce n'est qu'avec les plus grandes précautions que le *Clyde* réussit à passer en cet endroit.....

Maintenant qu'il ne me reste plus qu'à dire adieu à mon lecteur, je ne puis m'empêcher de me reporter en esprit vers les malheureux dont j'ai vu la détresse et entendre les récits lamentables. Je ne puis que demander à la charité de toucher les cœurs pour eux, demander à tous les Canadiens de ne pas oublier leurs frères du Saguenay rappelons-nous tous qu'il y va de l'avenir d'une des plus riches parties du Bas-Canada, d'une contrée qui produit un blé supérieur à celui d'Ontario, des orges splendides. Rappelons-nous que ces colons forment l'avant-garde d'une immense population qui peuplera les terres fertiles. Il ne faut pas que tant d'espérance soient déçues, il ne faut pas qu'un revers vienne toutes les détruire, il faut au contraire, que le *Royaume du Saguenay*, comme disait Jacques Cartier, tienne toutes ses promesses et marche à la conquête de la grande prospérité, et des belles destinées que tout lui promet et lui permet d'atteindre.

---

Nous unissons de nouveau notre faible voix à celle de toute la presse, pour solliciter de prompts et abondants secours, en faveur de tant de malheureuses familles. En mettant sous les yeux de nos lecteurs l'affreuse misère où se trouvent plongés tant et de si vigoureux colons, nous espérons contribuer, pour une faible part, à leur soulagement.

Outre cette marque de sympathie, nous voulons en donner une autre, dans la mesure de nos forces. Nous comptons cent onze abonnés à notre petite Gazette, dans les localités dévastées par l'incendie ; MM. les curés, en nous envoyant leurs listes d'abonnement, avaient toujours soin de nous dire que tous nos lecteurs voulaient avoir la collection complète

pour la conserver. Nous imaginons que plusieurs de ces abonnés ont vu périr notre feuille avec le reste de leurs effets. Eh ! bien, nous ne voulons pas qu'ils en soient privés, puisqu'ils paraissent y tenir, et nous nous engageons à leur faire parvenir au plus tôt possible, sur demande, tous les numéros qui leur manquent, à l'exception des trois premiers qui sont épuisés, mais qui leur seront expédiés aussitôt que nous les aurons fait réimprimer. Qu'ils acceptent cette bonne volonté de notre part, comme la preuve de la douleur que nous éprouvons à la vue de la grande calamité qui vient de s'abattre sur eux.

---

## ALOYS ET MARGUERITE.

(Suite.)

---

“ Le *plan pour samedi* dont parle Marguerite, et auquel Aloys fait aussi allusion dans une de ses lettres, était celui-ci : après être demeurée quelques jours dans cette ferme et avoir bien étudié sa position, elle eut la pensée de combiner un rendez-vous, afin de se faire recevoir aussitôt que serait expiré le mois de délai auquel elle s'était engagée envers son père. Elle accoutuma ses hôtes à des absences, d'abord courtes, et les prépara insensiblement à ne se point apercevoir de celle qui devait être si importante. Après ces précautions préliminaires, le jour et l'endroit furent fixés : on convint des détails qui devaient assurer la démarche, et des mesures à prendre pour écarter tout ce qui pouvait en compromettre le succès. Surtout, nous recommandâmes, de part et d'autre, cette affaire à Notre-Seigneur.

“ Ce ne fut pas inutile ; car la divine Providence nous fit savoir juste à temps, c'est-à-dire presque au moment du départ, que le père de Marguerite par-

tait par ce train-là même pour aller voir sa fille ; et, qui plus est, Marguerite aussi eut assez tôt connaissance de l'arrivée de son père, pour être prête à le recevoir, et avoir l'assurance que rien ne serait compromis par ce contre-temps.

■ Nous bénissions Dieu de cette tendre vigilance, lorsqu'une nouvelle lettre de Marguerite vint fixer le rendez-vous à trois jours de là. Quelques unes de ses plus chères amies se mirent en route, accompagnant un prêtre. Ce jour-là, le Seigneur exauça enfin les vœux de la fervente néophyte, et la combla de bénédictions. Elle rentra dans la ferme, le cœur débordant de joie : *Elle était catholique !* Rien ne la séparait plus de son *bien-aimé Seigneur*, et de la Sainte Vierge, sa Mère et sa *bien-aimée Dame* : elle se voyait, petite branche, entée enfin sur l'arbre de vie, membre du corps mystique de Jésus, " chair de sa chair, os de ses os, " comme s'exprime saint Paul ; elle était *un* avec ces amies qu'elle estimait et aimait tant, elle était *un* avec son chère frère Aloys et avec Thimothée, le frère depuis longtemps exilé en punition de sa foi : le bercail avait fini par s'ouvrir devant elle !... " Aucune expression, s'écrie-t-elle, ne peut rendre le bonheur de ce moment, après lequel j'avais tant soupiré. Je rentrai dans ma solitaire demeure ; mon âme surabondait de consolation et de joie. Cependant, j'allais me retrouver au milieu de froids protestants, à qui je ne pouvais rien dire de ce que j'éprouvais ; pas un mot de Notre-Seigneur, pas un mot de Marie, ma divine Mère !... " A mon retour, mes gens se demandaient avec étonnement où j'avais pu aller. Je leur dis tout simplement que je venais de tel endroit. Leur surprise ne fut pas médiocre : ils devinèrent à l'instant quelle sorte de commission j'étais allée faire, et ne jugèrent pas prudent de m'en demander davantage. " Alors, sur l'avis d'un ministre protestant, ordre me fut donné de lire certains ouvrages composés

“ contre notre sainte religion ; je refusai cathégori-  
“ quement. On voulut aussi m’obliger à remettre la  
“ direction de mon âme entre les mains d’un minis-  
“ tre protestant, à quoi je répondis par un refus plus  
“ cathégorique encore. Que faire donc de moi ? Je  
“ demandai à suivre mes frères en exil, et à partir  
“ pour la Nouvelle-Zélande ; mais papa ne voulut  
“ pas y consentir. ”

Au milieu de ces incertitudes, Marguerite se prépa-  
rait par la prière à répondre aux desseins de la Pro-  
vidence, lorsque son père lui ordonna de se rendre  
à Londres, chez une dame catholique.—Retourner  
dans le monde civilisé (c’est son expression), devait  
lui offrir la possibilité d’aller entendre la sainte  
Messe et de faire sa première communion : elle tres-  
saillit de bonheur à cette pensée. Elle commença  
dès lors à écrire à Aloys, et reçut de lui de char-  
mantes lettres. “ Ce qu’il y avait de plus frappant  
“ dans ces lettres, dit-elle, c’est que Jésus et Marie  
“ semblaient être tout pour lui : je ne pouvais assez  
“ admirer comme les préoccupations des choses ma-  
“ térielles le touchaient peu ; pourvu qu’il ne fût pas  
“ séparé de Jésus et de Marie, tout lui était égal. ”

Marguerite partit donc pour Londres. Elle n’y  
était arrivée que depuis quelques jours, lorsqu’elle  
m’écrivit la lettre suivante : “ Il faut absolument  
“ que je vous écrive quelques lignes dès ce soir : je  
“ viens de passer une si délicieuse journée !.. et vous  
“ n’êtes pas étranger à ce qui vient de m’arriver.  
“ D’abord, on vient de m’assigner un logement qui  
“ ne se trouve qu’à quelques minutes d’une chapelle  
“ que vous connaissez bien. Que s’ensuit-il ? C’est  
“ que je puis être là pour la messe de sept heures,  
“ et pour plusieurs autres qui la suivent. Je jouis  
“ tout à mon aise du magnifique spectacle du ser-  
“ vice divin : cela est si nouveau pour moi ! D’ail-  
“ leurs, plus je vais, et plus je découvre de beautés  
“ dans la religion catholique. Je vais visiter le St.

“ Sacrement aussi souvent que je veux. Enfin, j’ai le  
“ bonheur de ne vivre qu’avec des catholiques et  
“ d’échapper complètement à toute atmosphère pro-  
“ testante ou puseïste. Est-ce tout? Pas tout-à-fait  
“ Dès mon arrivée, je ne désirais rien tant que de me  
“ mettre sous la direction d’un Père pour qui j’avais  
“ une lettre de recommandation. Les trois premiers  
“ jours, à mon profond regret, il m’a été impossible  
“ de le trouver. Je me souviendrai longtemps du  
“ dernier de ces trois jours! Il me tardait tant de  
“ faire ma première communion! les jours étaient  
“ des siècles. Je me retirais découragée; mes yeux  
“ se sont remplis de larmes; je n’ai pu m’empêcher  
“ de pleurer.

“ Dans ma douleur, j’ai pris le parti d’attendre là,  
“ et de ne pas me retirer que je n’usse vu le Père.  
“ Je me suis assise près de son confessionnal, et me  
“ suis mise à prier. Or, bientôt mon ennui a fait  
“ place à la joie et à une grande émotion, car je l’ai  
“ vu paraître. Il m’a reçu avec une extrême bonté. Il  
“ m’a dit que je ferais bientôt ma première commu-  
“ nion, mais j’ai besoin d’instruction.—“ Aimeriez-  
“ vous à faire connaissance avec des religieuses?  
“ m’a-t-il dit. Je lui ai répondu que je ne désirais  
“ rien tant que cela. Là-dessus, il me donne un bil-  
“ let afin de me présenter dans un couvent, et de-  
“ mander à être instruite pour me préparer à ma  
“ première communion. Aussitôt qu’il m’a été  
“ possible, je me suis rendue à l’adresse que le  
“ billet indiquait. Je ne savais point ce que c’é-  
“ tait que ce couvent-là; j’ignorais aussi complète-  
“ ment à quelles Dames vous aviez écrit pour de-  
“ mander des prières au moment de notre conver-  
“ sion; et il paraît que vous ne leur aviez pas fait  
“ connaître notre nom de famille. J’arrive donc et  
“ délivre mon message: une religieuse vient donc  
“ m’accueillir avec beaucoup de bonté, et se dispose  
“ à me donner l’instruction que je venais chercher

“ Mais notre conversation n'avait pas duré cinq minutes, que tout s'est révélé ! J'étais en présence des saintes âmes qui avaient prié pour moi, et elles avaient devant les yeux la pauvre fugitive que vous leur aviez recommandée, et à qui elles avaient porté tant d'intérêt sans la connaître. Jugez de notre bonheur de part et d'autre ! Nous étions bien émues ! La mère supérieure est accourue : nous ne nous étions jamais vues, et pourtant nous étions toutes au comble de la joie, comme d'anciennes amies qui se retrouvent subitement de la manière la plus inattendue.

Elles ont paru aussi enchantées que moi d'une rencontre si heureuse, m'ont comblée de bontés, et m'ont fait promettre de revenir les voir aussi souvent que je pourrais : je leur ai promis volontiers, et j'espère tenir largement ma promesse. Elles ont même été plus loin : elles m'ont invité à passer quelques jours avec elles : vous voyez quelle affection ! J'écrirai à papa pour lui en demander la permission. Tout cela n'est-il pas touchant de la part de la divine Providence ? Mais j'ai encore bien autre chose à vous dire.

“ Aloys arrive à Londres, vendredi prochain, pour s'embarquer dans huit ou quinze jours ! Que dites-vous de cela, mon Père ? Ces Dames désirent beaucoup le voir ; et il est convenu que, vendredi soir, nous viendront ensemble assister à la bénédiction du T.-Sacrement dans leur chapelle. De grâce, aidez-moi à bénir et à remercier Dieu.

“ MARGARET. ”

“ En lisant cette lettre, je me demandais si je rêvais. Je dus la relire... Mais enfin, c'était bien Marguerite, son écriture, sa simplicité, sa concision... C'était la même Providence aussi ! Elle avait veillé jusqu'ici sur la sœur et sur le frère, elle continuait de diriger chacun de leurs pas avec les délicatesses

d'un amour infini. Elle avait ménagé cette reconnaissance de la jeune fille et des religieuses, et mis en contact ces cœurs si bien faits pour se comprendre et pour s'aimer : et maintenant, elle allait conduire les deux néophytes dans les bras l'un de l'autre, au moment même d'une séparation solennelle. Je vais laisser encore parler Marguerite le plus possible : je suis porté à croire que le lecteur m'en saura gré ; et moi, je serai plus certain de ne rien faire perdre au récit de sa noble simplicité.

(Sera continué.)

---

## CONDITIONS.

*La Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que d'un écu, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressés au rédacteur, à Varennes.

Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

À Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier et M. Pierre Picar marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de leur abonnement.

À Rimouski, M. l'abbé Gagné, du séminaire de cette localité nous rendra les mêmes services.